L'action et l'inquiétude
Etude conceptuelle

L'action est enivrante : en elle s'exalte mon pouvoir de transformer le monde. Que serait la liberté sans l'action ? Une pure abstraction, un vœu pieux ou un objet de spéculation. Or l'action montre la réalité de la liberté : dès lors, la question n'est pas d'établir la possibilité de la liberté ou son existence mais de la déployer concrètement. L'action est foncièrement *moderne* : elle rompt avec l'ancien, elle introduit un principe de nouveauté en s'arrachant nécessairement à la situation donnée. L'action est, en cela, aux antipodes de la connaissance : la connaissance suppose la *reconnaissance* de ce qui est, elle s'incline devant la réalité, quelle qu'elle soit, son présupposé initial est la prise en compte de ce qui est ; son but n'est pas de le modifier mais d'en rendre raison. L'action, en revanche, outrepasse le donné, le vise pour le modifier, y imprimer sa marque. Les pensées qui exaltent l'action ont ainsi une dimension de *misologie* ; d'une manière ou d'une autre, elles présentent une forme de haine de la raison : soit qu'elles déprécient la raison spéculative comme masque de l'idéologie, elle-même au service d'intérêts pris dans l'action, comme le marxisme, soit qu'elles annoncent le temps de l'ordre nouveau, celui de la vitesse, de l'héroïsme et de la force, comme le futurisme.
Il y aurait donc lieu d'opposer deux logiques : l'action valorisée pour le pouvoir qu'elle est et l'action dépréciée à partir d'une pensée du monde. D'un côté, le volontarisme exalté, la prise en main, l'énergie qui stigmatise l'immobilisme. De l'autre, une pensée de l'altérité du donné : l'action comme négation du donné est projection de soi dans le monde, incapacité à laisser être. D'un côté, agir pour faire être ce qui n'est pas … et qui ne sera que grâce à moi ; de l'autre, renoncer à agir pour laisser être une vraie altérité : ce qui n'a pas besoin de moi pour être. La première logique peut aisément opposer à la seconde son propre réalisme : la vie nous entraine à agir et à modifier le réel pour l'adapter à nos besoins. La seconde logique peut aisément opposer à la première sa fragilité paradoxale : l'action exprime le pouvoir de l'agent mais aussi son impuissance à se satisfaire de soi et de ce qui est.

Cette opposition est toutefois, elle-même, artificielle. Au fond, il n'y a pas à choisir entre action volontariste et retrait contemplatif parce que l'on est poussé à agir par l'urgence de notre engagement dans le monde. Du fait de notre condition, nous n'avons pas la liberté de ne pas agir. L'insertion dans un monde commun nous sollicite: l'autre appelle de ma part un certain type d'action ; il me demande de lui venir en aide ou il me demande d'agir en contre-partie de l'action qu'il accomplit à mon endroit. Si la présence de l'autre et l'action de l'autre en appellent à mon pouvoir d'agir, réciproquement mon action peut appeler l'action de l'autre. En-deçà de ce jeu de réciprocité issu de l'intersubjectivité se trouve les multiples injonctions à agir que sont les besoins : il faut bien se lever le matin pour creuser le sillon ou

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale
L'action et l'inquiétude

récolter le blé si l'on veut survivre. Le travail de ce que Hannah Arendt appelle l'*animal laborans* est sans cesse réitéré par le fait que les besoins ne s'arrêtent jamais : les écuries d'Augias sont les seules écuries qui ne se resalissent pas une fois nettoyées ! L'exploit a ceci d'artificiel qu'il échappe à la réitération monotone de l'action concrète. A certains égards, les actions sollicitées par les besoins indéfiniment renaissants sont aliénantes parce que aliénées : elles n'ont pas en elles-mêmes leur principe. Mais, n'y a-t-il pas là, précisément, comme un paradigme de l'action en général ? Par définition, l'existence temporelle se reprend indéfiniment: on n'en finit pas avec la succession. Le temps est, pour nous, ce qui interdit toute totalisation. Or l'action n'existe que comme modalité de l'existence temporelle. Elle est singulière et toujours située dans un ici et maintenant. Bien qu'elle fasse suite à d'autres actions, qu'elle puisse être modifiée par les actions qui la précèdent et infléchir les actions qui la suivent, elle ne perd jamais sa singularité. L'action est vouée à s'abolir … et donc à être relancée si tant est qu'elle *réponde* à une nécessité. La lassitude est peut-être issue de la secrète nostalgie d'une action avec laquelle on en finirait, d'une action qui aurait pour vertu de clore la suite indéfinie des actions. La paresse est peut-être le secret refus de cette suite indéfinie des actions avec lesquelles on n'en finit jamais. La lassitude désespère d'en finir, la paresse préfère ne pas commencer !

Ce fait d'être sollicité par ce que l'on n'a pas choisi, cet écho en moi du monde qui m'appelle est, en son degré le plus insensible et en sa forme la plus constante (la plus constamment impliquée dans les autres formes) ce que l'on peut appeler l'inquiétude. Plus ou moins confusément, je sens que je ne peux m'installer dans l'état de fait. L'inquiétude est cette légère insatisfaction qui rend impossible le repos dans la situation présente. Elle n'est pas l'angoisse qui met violemment en cause la raison d'être même de ce qui est, qui paralyse le sujet tout entier ; elle est beaucoup plus diffuse, elle ne paralyse pas et ne porte pas avec elle une mise en cause du sens. Elle n'est pas la crainte qui est essentiellement réactive et s'accompagne de l'idée confuse d'un danger possible et peu connaissable. Elle n'est pas la peur, qui a un objet déterminé et circonscrit.
L'inquiétude a la forme d'une réponse à une sollicitation mal identifiée. Elle n'existe que pour un être qui est partie prenante d'un tout dont il n'a pas l'initiative. La peur doit ainsi être appréhendée à partir de l'idée de monde : l'étant qui participe au monde est affecté par le monde en lequel il est même sans le savoir. Il faut, comme l'indique Leibniz, distinguer les perceptions, qui sont ces affects multiples, de l'aperception qui est la perception comme objet de conscience. On peut ainsi appeler « petites perceptions » ces nombreuses sollicitations insensibles qui suscitent l'inquiétude. « L'*inquiétude* (*uneasiness* en anglais) qu'un homme ressent en lui-même par l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme désir.

L'*inquiétude* est le principal, pour ne pas dire le seul aiguillon qui excite l'industrie et l'activité des hommes ; car quelque bien qu'on propose à l'homme, si l'absence de ce bien n'est suivie d'aucun déplaisir ni d'aucune douleur, et que celui qui en est privé puisse être content et à son aise sans le posséder, il ne s'avise pas de le désirer et moins encore de faire des efforts pour en jouir. Il ne sent pour cette espèce de bien qu'une pure *velléité*, terme qu'on a employé pour signifier le plus bas degré du désir, qui approche le plus de cet état où se trouve l'âme à l'égard d'une chose qui lui est tout à fait indifférente, lorsque le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

déplaisir que cause l'absence d'une chose est si peu considérable qu'il ne porte qu'à de faibles souhaits sans engager de se servir des moyens de l'obtenir. [...]

Mais, pour revenir à l'*inquiétude*, c'est-à-dire aux petites sollicitations imperceptibles qui nous tiennent toujours en haleine, ce sont des déterminations confuses, en sorte que souvent nous ne savons pas ce qui nous manque, au lieu que dans les *inclinations* et les *passions* nous savons au moins ce que nous demandons, quoique les perceptions confuses entrent aussi dans leur manière d'agir, et que les mêmes passions causent aussi cette inquiétude ou démangeaison. Ces impulsions sont comme autant de petits ressorts qui tâchent de se débander et qui font agir notre machine. Et j'ai déjà remarqué ci-dessus que c'est par là que nous ne sommes jamais indifférents lorsque nous paraissons l'être le plus ; par exemple, de nous tourner à la droite plutôt qu'à la gauche au bout d'une allée. Car le parti que nous prenons vient de ces déterminations insensibles, mêlées des actions des objets et de l'intérieur du corps, qui nous fait trouver plus à notre aise dans l'une que dans l'autre manière de nous remuer.

On appelle *Unruhe* en allemand, c'est-à-dire *inquiétude*, le balancier d'une horloge. On peut dire qu'il en est de même de notre corps, qui ne saurait jamais être parfaitement à son aise : parce que quand il se ferait une nouvelle impression des objets, un petit changement dans les organes, dans les viscères, dans les vases, cela changerait d'abord la balance et leur ferait faire quelque petit effort pour se remettre dans le meilleur état qu'il se peut ; ce qui produit un combat perpétuel, qui fait pour ainsi dire l'inquiétude de notre horloge, de sorte que cette appellation est assez à mon gré. » LEIBNIZ *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Livre II, Chap. XX, §. 6

L'inquiétude permet donc de comprendre pourquoi l'homme agit : un être parfait serait, en conséquence, indépendant de toute sollicitation extérieure et donc n'aurait pas de raison d'agir autre que celles qu'il pourrait se donner à lui-même de façon tout à fait libre. Là se trouve l'opposition entre l'homme et Dieu : pour l'homme, l'action est issue de sa finitude, de sa dépendance ontologique ; Dieu n'a pas à agir parce que rien ne lui manque et qu'il est radicalement indépendant étant absolu ; s'il agit ce n'est que par pure gratuité et bonté et uniquement pour une fin qui n'est pas lui-même. Il semble que l'homme ait aussi cette faculté d'agir à partir de soi : l'idée d'une action qui s'origine dans la pure liberté de l'agent n'est pas impensable ; la réalité des actions héroïques, en contradiction avec ce que les circonstances imposent, laisse en entrevoir la possible existence. Toutefois, il ne faut pas tomber dans l'illusion de croire que ces actions épuisent toute action possible au point d'en constituer l'essence. L'action est de fait sollicitée par ce que l'agent subit. Ce fait n'est pas accidentel puisqu'il est ancré dans la finitude du besoin, de la temporalité et des relations d'interdépendance.

Cet enracinement de l'action dans la fragilité ontologique met au jour un vrai paradoxe : il peut ne pas dépendre de moi d'agir ou de ne pas agir, mais l'action elle-même dépend toujours de moi ! En effet, il ne faut non plus confondre la source de l'action avec l'action elle-même : l'action peut avoir sa source hors de moi, être sollicitée par une nécessité vitale, sans cesser d'être « de mon fait ». e n'est pas parce que je suis incité à agir par ce que les circonstances exigent de moi que ce n'est pas moi qui agit. L'action existe dès lors que l'agent concourt à ce qu'il fait. Il nous faut donc penser l'action comme réponse sans

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'action et l'inquiétude

la penser ni comme réflexe ni comme hétéronomie. Si je réponds, la règle de mon action est hors de moi ; pourtant il ne s'agit pas d'aliénation. Je suis celui qui répond mais non pas celui qui appelle. Mais répondre est déjà une action qui m'appartient et que je peux reconnaître comme mienne.

Il faudrait donc voir dans l'inquiétude ce qui pousse à agir et, en même temps, ce qui donne les limites et l'orientation de l'action, selon trois modalités : la vie, la conscience, la volonté.

Je suis inquiété et inquiet **parce que je suis vivant** et cela extérieurement et intérieurement.

Le monde m'appelle. Je suis inquiété par mon engagement sensible dans le sensible : il s'agit de maintenir dans l'être ce qui est. L'action est toujours prise dans le changement mais elle n'est pas elle-même toujours changement : une large part de nos actions s'emploient à maintenir contre vents et marées ce qui est déjà là. Ainsi en est-il pour ce qui touche au maintien de la santé, des équilibres vitaux. Une bonne part de nos actions s'appliquent à enrayer la puissance de désordre du devenir. A ces actions de « maintenance », s'adjoint le domaine des actions conquérantes, qui ont pour but d'atteindre une fin singulière. Ces dernières ont affaire à un moment particulier, une opportunité, un Kaïros qu'il s'agit de saisir. L'action est alors en un sens réaction : l'action doit être réaction parce qu'elle est soumise à exigence de résultat ; elle est soumise aux conditions de l'efficience qui ne sont pas toutes en mon pouvoir. On pourrait objecter que la sollicitation du monde est perçue ici à travers une exigence qui est mienne et dont je suis l'auteur : je peux ne pas vouloir obtenir le résultat et alors le monde ne m'appelle plus ; mais, précisément, je n'ai pas la liberté souveraine de ne pas vouloir de ce qui a trait à ma vie. L'habileté à saisir l'occasion, réponse aux circonstances que je ne choisis pas, est motivée par la propension que je ne choisis pas non plus à vivre et bien vivre.

D'autre part, je suis sollicité par ce que j'éprouve en moi, le sentiment de l'impossibilité de m'installer dans l'état présent : je pressens que l'abandon au présent est déréliction du possible, perte de ma vitalité. La vie, en effet, est continuelle adaptation et reprise de soi ; elle ne s'éprouve que dans le contraste : en ce sens, l'horreur de l'ennui est le signe d'une vie véritablement vivante et non pas le refus d'affronter la pensée de la mort. « . Sentir sa vie, éprouver une jouissance, n'est donc rien d'autre que se sentir continuellement poussé à sortir de l'état présent (ce qui doit amener chaque fois le retour de la douleur). Par là s'explique aussi l'oppression, l'angoisse que fait peser l'ennui sur tous ceux qui portent attention à leur vie et au temps (c'est-à-dire les hommes cultivés).Cette pression ou cette incitation à abandonner l'instant où nous nous trouvons et à passer au suivant, va s'accélérant et peut aller jusqu'à la décision d'en finir avec la vie ; car l'homme de volupté a essayé toutes les formes de plaisir, et aucune n'est plus nouvelle pour lui ; comme on le disait à Paris de Lord Mordaunt : « Les Anglais se pendent pour passer le temps ». Le vide des sensations, perçu en lui-même suscite un frisson d'horreur (horror vacui) et comme le pressentiment d'une mort lente qu'on tient pour plus pénible qu'un coup du destin rompant soudain le fil de la vie. Ainsi s'explique également pourquoi tout ce qui abrège le temps est admis comme identique au plaisir ; plus vite nous enjambons le temps, plus nous nous sentons réconfortés. » Kant *Anthropologie du point de vue pragmatique* § 61

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Je suis inquiété **parce que j'ai une conscience**. Il y a, en effet, un paradoxe de la conscience. D'une part, elle est moi-même. La voix de la conscience est ma propre voix parce que je l'entends en moi, elle est par excellence la manifestation de mon autonomie. Mais, d'autre part, elle me parle de sorte que je ne peux pas lui faire dire n'importe quoi ; elle me parle en me contredisant : que je le veuille ou non,elle me dit ce qui doit être, même si ce devoir être ne m'agrée pas. Cette dimension paradoxale de la conscience morale est ce que Kant appelle le *double soi.* Je ne peux me dérober à l'injonction de la loi morale que je porte en moi. Ce paradoxe peut se comprendre si l'on considère que l'autonomie ne consiste pas à « faire sa loi » mais à reconnaître par soi-même ce qui vaut comme loi, c'est-à-dire ce qui est effectivement apte à réguler de façon rationnelle, donc pour tout autre que moi : « La double personnalité selon laquelle l'homme qui s'accuse et se juge en sa conscience doit se concevoir lui-même : ce double soi qui, d'une part, doit comparaître en tremblant à la barre dont pourtant la garde lui est confiée, mais qui détient d'autre part la fonction de juge en vertu d'une autorité qui lui est innée, mérite une élucidation, afin que la raison n'aille pas entrer par là en contradiction avec elle-même. Moi qui y suis l'accusateur mais aussi bel et bien l'accusé, je suis bien un seul et homme ; toutefois, en tant que sujet de la législation morale qui procède du concept de la liberté, et selon laquelle l' homme est assujetti à une loi qu'il se donne à lui-même, l'être humain est à considérer comme un être autre que l'homme sensible doué de raison, mais cela seulement du point de vue pratique ; car il n'existe aucune théorie de la relation causale de l'intelligible au sensible. Et cette différence spécifique est celle-là même des facultés (supérieure et inférieure) qui caractérisent l'être humain. C'est l'homme nouménal qui est l'accusateur, devant lequel est consentie à l'accusé une assistance juridique (celle de son avocat). Une fois la cause entendue, le juge intérieur, en tant que personne qui en a le pouvoir, prononce sur le bonheur ou le malheur comme conséquence morale de l'action. En cette qualité, cette puissance qui est la sienne (celle de maître du monde), le fil ne saurait en être suivi plus avant par notre raison : nous ne pouvons que vénérer son *jubeo* ou son *veto* inconditionnés. » Kant *Métaphysique des mœurs. Doctrine de la vertu* § 13 Ainsi se comprend une inquiétude dont l'action ne peut jamais se départir : celle que suscite son sens et sa légitimité. Il faut « une action intérieure » pour contrer cette inquiétude morale : pour franchir le pas de se déterminer contre le sens moral que l'on porte en soi, il faut volontairement mettre en sourdine la voix de la conscience. Cette action intérieure peut permettre de se déterminer contre la loi morale mais elle est impuissante à faire que la loi morale n'existe pas. Cette persistance de la loi en moi est précisément ce qui peut fonder cette forme d'inquiétude *a posteriori* qui peut prendre la forme du remord.

Je suis inquiété, enfin, parce que je peux vouloir. Je suis inquiété par la possibilité même d'agir. Je peux vouloir vouloir mais je ne peux pas vouloir me donner la volonté elle-même. L'action suscite cette inquiétude par sa structure : en agissant je peux jouir de mon pouvoir mais ,tout à la fois, j'éprouve que ce pouvoir m'échappe à sa source. En un sens, l'action est commencement parce qu'elle s'arrache à la pure et simple continuité de l'enchainement causal ; mais, en un autre sens , elle n'est pas commencement parce que l'agent met en œuvre des facultés et des puissances qui ne sont pas elles-mêmes l'oeuvre de son action mais qui en sont la condition de possibilité. Le commencement est, par définition, auto-fondé, il n'est pas précédé par des conditions. Or, au moment où j'agis, je présuppose que

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

L'action et l'inquiétude

mon action est condition première de ce qu'elle modifie et, tout à la fois, mon action elle-même, est présupposé par des conditions qui m'échappent. Cette tension peut être source d'inquiétude. J'ai affaire à un donné qui me rend capable mais qui frappe d'impuissance originelle mon pouvoir d'agir. Je suis précédé. L'effort me dévoile à moi-même ma réalité substantielle mais ne me la confère pas. « Supposez que l'homme fasse tout selon qu'il le veut, obtienne ce qu'il convoite, anime l'univers à son gré, organise et produise comme il le souhaite l'ordonnance totale des conditions où il appuie sa vie : il reste que cette volonté même, il ne l'a posée ni déterminée telle qu'elle est. Et même s'il ne trouve, dans l'emploi qu'il en fait, rien qui le contrarie, il découvre pourtant en son fond, cette primitive contradiction : il veut mais il n'a pas voulu vouloir.
Ce n'est point assez que la traversée soit favorable ; pourquoi suis-je embarqué ? N'y a-t-il pas là une inexplicable contradiction qui corrompt, jusqu'à la source, toute action humaine, même la plus heureuse ? Est-ce qu'un cœur noble et généreux accepte, fût-ce le plus grand des biens s'il est imposé ? Sans doute la plupart des hommes n'ont ni assez de pénétration ni peut-être assez de fierté pour sentir toute l'étrangeté de ce problème. Tous cependant, ont le vif sentiment de ne point s'appartenir : ils savent qu'ils ne trouvent en eux ni l'origine, ni la subsistance, ni la fin de leur action. Et c'est pour eux un trouble d'y penser. […] la volonté humaine ne peut se garder toute en soi, parce qu'elle ne vient pas toute de soi. Si agrandi que soit le cercle, l'action le fait toujours éclater : elle n'est pas maitresse de se borner. » Blondel *L'action* p.326 (P.U.F. *Quadrige*)
L'inquiétude suscite donc l'action et se trouve, en retour, être suscitée par l'action : signe de l'inscription de l'action dans une réalité qui la porte, lui donne d'avoir un pouvoir et, simultanément, rend impossible un pouvoir discrétionnaire.

Frédéric Laupies, professeur en classes préparatoires,
auteur de *Leçon de philosophie sur l'action*, Major, PUF.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.